R. — J'affirme ne rien en avoir parlé.

D. — Vous disez : Rien, rien que la nuit sombre, la nuit qui favorise le crime.

R. — Je n'ai jamais dit cela. Tous les crimes d'ailleurs se commettent le jour. Je n'ai accepté le crime d'abdiquer (Rires).

D. — Les anglais, avez-vous dit, sont plus avancés que nous.

R. — J'ai vécu dix ans en Angleterre et je sais très bien qu'en point de vue des idées les anglais sont moins avancés que nous.

D. — Vous avez parlé de la possibilité de prendre les armes.

R. — J'ai essayé de démontrer à Wignechies comme ailleurs l'illégalisme de la coalition.

Autrefois défendre la patrie était un privilège exclusif des classes dirigeantes.

Aujourd'hui on met voire les mains du peuple uniquement le fusil muni de bulletin de vote. Donc, cette classe a deux moyens de transformation, en légale ou violente, mais les ouvriers pensent comme moi, puisque dans sa dernière encyclique il a dit :

« La transformation se fera par la raison ou autrement. »

Je n'ai fait qu'indiquer le danger de cette situation précise, indiquée par le pape.

D. Avez-vous dit aux jeunes gens qui seront sous les drapeaux de tirer sur les Prussiens.

R. Jamais! Encore un coup, je suis l'adversaire résolu de la violence.

M. Lafargue, incidemment, raconte qu'au lendemain de la conférence, un des plus grands industriels de Fourmies lui faisant visiter son admirable usine, lui disait :

Eh bien! Est-ce un bagne, cela?

Et il lui répondait : « Mes ouvrières sont admirables, mais surveiller le travail de ces automates pendant douze heures, c'est faire un travail de forçats.

Permettez-moi, monsieur le président, de recourir maintenant au mot « brûler » qui m'est interdit.

D. — Je n'y vois pas d'inconvénient. Vous pouvez y revenir.

R. — Dans tous les grands centres industriels, partout où se trouve la machine, se trouve l'abrutissement. L'ouvrier fatigué lorsqu'il met de l'usine ne peut pas absorber d'aliments solides, il boit de l'eau-de-vie qu'il appelle dans son langage énergique « le chemin politique ».

Et j'ajoutai que si les riches se livrent à l'ivrognerie, ils n'ont pas les mêmes raisons que les ouvriers.

L'interrogatoire de M. Lafargue est terminé. Les réponses du gendre de Karl Marx que nous n'avons pu qu'imparfaitement reproduire ont été écoutées dans le plus grand silence par tout l'auditoire.

On passe à 7

Interrogatoire de Culine

D. — Vous représentez une maison de drap.

R. — Oui de Charleville.

D. — A Fourmies vous avez organisé des conférences?

R. — Non, je ne suis pas l'instigateur des conférences. Une soixantaine d'ouvriers avaient résolu de créer un syndicat; pour ne pas compromettre un ouvrier coalisonné là m'est prié de présider la réunion, j'ai accepté. Ils m'ont demandé ensuite le moyen d'organiser le syndicat; j'ai proposé des groupes de vingt personnes en attendant que les adhérents fussent assez nombreux pour se faire qu'une seule société et résister aux patrons qui, ans avant avaient détruit la première chambre syndicale.

J'ai accepté les fonctions de secrétaire; au bout de six semaines nous étions mille. Je me mis en rapport avec le bureau du parti national.

D. — Quels étaient les sujets traités par vous.

R. — l'organisation syndicale, l'organisation du travail, etc.

D. — Vous avez prononcé des paroles violentes.

R. — Je n'ai été violent qu'en racontant les attentats à la pudeur commis sur les ouvrières dans les fabriques.

D. — Avez vous dit que les patrons étaient des crapauds et des cochons.

R. — J'ai rencontré un patron, M. Poreaux à l'estaminet Ancelot et lui ai offert un verre. Il m'a dit : « Tu as un verre, une damoiselle. » J'ai répondu qui le même tou.

R. — Avez-vous dit que le drapeau tricolore était une toilpe infâme?

R. — Jamais. Je l'ai servi, je le mets à ma fenêtre et mes enfants s'en servent en jouant aux soldats.

On aborde la journée du 1er mai. Les jurés ont sous les yeux un plan de la ville de Fourmies.

Culine explique qu'il est arrivé devant l'usine la Sans-Pareille pour distribuer des programmes de la fête. Une bande d'ouvriers est arrivée; le lieutenant de gendarmerie a dégainé. Je lui ai dit : C'est honteux. Et me tournant vers la foule si reconnaissante de calme.

M. l'avocat-général. — A quelle heure?

R. — Sept heures et demie.

D. — A la rentrée de neuf heures, vous étiez là encore. La foule était plus surexcitée puisque un officier a été blessé.

R. — Pardon. La sortie a lieu à 9 heures, j'ai distribué mes programmes et suis parti chez moi. Le régisseur du théâtre Flavigny qui devait donner deux représentations gratuites, faisait un tranparent où j'ai accompagné mes feuillères.

D. — Vous avez, la place de l'Eglise, fait un discours sur les marches de l'église.

R. — Arrivé, la place de l'église était comble et les gendarmes bonnaulaient les ouvriers restés devant la porte ; je suis descendu et ai demandé aux gendarmes pourquoi ils chargeaient les ouvriers. Puis, pour que tout le monde puisse entendre, nous avons fait la réunion sur la route.

Je partai de la fête du 1er mai. La foule me cria : « Parlez-nous des prisonniers. »

J'ai répondu : Je n'oublie pas les prisonniers. Nous nommerons des délégués qui iront demander leur mise en liberté.

Je n'ai pas entraîné les ouvriers, je les ai calmés.

D. — Vous avez accompagné les délégations à la Mairie. Le maire vous a fait sortir parce que vous n'étiez pas convoqué.

R. — J'étais légalement nommé par les ouvriers, j'ai dit au maire : Entendez-moi avant de m'expulser. Jessais sorti et j'ai écrit une lettre de protestation dans le cabinet d'un secrétaire. A ce moment le lieutenant de gendarmerie m'a expulsé de la mairie.

D. — A 3 heures 1/2 vous étiez sur la place avec une quarantaine d'individus, c'est alors que le maréchal-des-logis Leriche vous a entendu dire qu'il fallait délivrer les prisonniers, que ce serait un bienfait de les faire sauver.

R. — C'est absolument faux. Je devais aller au théâtre avec ma femme et mes enfants. On vint me dire qu'il m'attendait au Cygne.

Il était trois heures moins vingt.

Je me suis mis à table au café du cabaret et j'écrivi quelques notes pour M. Delattre.

M. l'avocat-général. — Vous êtes correspondant du *Courrier de Fourmies*?

R. — Je fais un peu de reportage pour signaler les abus.

En sortant du « Cygne », tout le monde criait : Nos prisonniers! nos prisonniers!

J'ai dit aux ouvriers d'aller au théâtre. J'espérais que la représentation les ramenerait les esprit et que la place étant dégagée on élargirait peut-être les prisonniers.

R. — Après le maréchal-des-logis, la foule, après avoir écouté est devenue exalté, a chanté : C'est nos frères qu'il nous faut ! Le gendarme a frappé un ouvrier qui a pavé qui l'a renversé et qui lui a brisé trois côtes.

R. — J'ai toujours essayé de donner à la fête un caractère pacifique.

D. — Vous avez encore, dans un café, vers 8 h. commencé vos exhortations.

R. — A cette heure, j'étais au café Boissart, où je discutais avec un patron comme si nous avions été « une paire d'amis ».

Derlaux est entré et a dit qu'il arrivait de Saint-Quentin ; on a parlé des événements de Fourmies et j'ai dit que j'étais le secrétaire. A ce moment le lieutenant de gendarmerie m'a expulsé de la mairie.

D. — A 3 heures 1/2 vous étiez sur la place avec une quarantaine d'individus, c'est alors que le maréchal-des-logis Leriche vous a entendu dire qu'il fallait délivrer les prisonniers, que ce serait un bienfait de les faire sauver.

R. — C'est absolument faux. Je devais aller au théâtre avec ma femme et mes enfants. On vint me dire qu'il m'attendait au Cygne.

Il était trois heures moins vingt.

Je me suis mis à table au café du cabaret et ai écrit quelques notes pour M. Delattre.

M. l'avocat-général. — Vous êtes correspondant du *Courrier de Fourmies*?

R. — Je fais un peu de reportage pour signaler les abus.

En sortant du « Cygne », tout le monde criait : Nos prisonniers! nos prisonniers!

J'ai dit aux ouvriers d'aller au théâtre. J'espérais que la représentation les ramenerait les esprit et que la place étant dégagée on élargirait peut-être les prisonniers.

R. — Après le maréchal-des-logis, la foule, après avoir écouté est devenue exalté, a chanté : C'est nos frères qu'il nous faut ! Le gendarme a frappé un ouvrier qui a pavé qui l'a renversé et qui lui a brisé trois côtés